

DISCOURS DE REMERCIEMENT DE JONAS LÜSCHER
REMISE DU PRIX FRANZ HESSEL 2013

Madame la Ministre Aurélie Filippetti,
Madame la Ministre Monika Grütters,
Mesdames, messieurs,
Cher Frédéric Ciriez,

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance pour l'attribution de ce prix. D'abord, je tiens à remercier le jury d'avoir consacré une telle attention à mon livre, mais aussi les parrains de ce prix, la Villa Gillet et la Fondation Genshagen, ainsi que les gouvernements des deux pays pour leur soutien. Mais je tiens aussi à saisir l'occasion pour remercier, encore une fois, mon éditeur C.H. Beck et ses collaborateurs fantastiques à Munich.

Ce prix sert, entre autres, à faire connaître les écrivains dans l'autre langue. Dans mon cas, grâce à une coïncidence, en quelque sorte, ce but est déjà atteint. Les éditions Autrement ont remarqué ma nouvelle et vont la publier, l'hiver prochain, en langue française. Je tiens à les remercier également.

Ce prix, qui porte le nom de Franz Hessel, est parrainé par deux organismes consacrés au dialogue européen et interculturel, ce qui m'offre une excellente occasion de réfléchir à ce que cela signifie, d'être un écrivain européen, aujourd'hui – c'est-à-dire dans un certain contexte politique et social donné. Pour ne pas réfléchir à vide, il faut réunir les deux conceptions de littérature et d'engagement.

De nos jours, ce genre de prétention provoque parfois l'irritation – voire un reproche de naïveté, mais ici, à deux pas du Café de Flore, je compte sur votre compréhension.

Ma réflexion prend place au début d'une année qui risque d'être importante pour l'Europe, peut-être lourde de conséquences – oui, je redoute en fait qu'elle soit difficile. Une bonne nouvelle, d'abord : c'est un libraire qui est le Président du Parlement européen. Mais, au mois de mai de cette année, les citoyens de l'Union Européenne devront élire un nouveau Parlement, et il faut craindre que les eurosceptiques et les opposants à l'idée européenne soient élus en nombre au parlement. Un parlement qu'ils souhaiteraient au mieux marginaliser, au pire, abolir.

Face à cette menace, un peu partout, la classe politique effrayée a recours au grand récit d'Europe : il s'agit d'un monomythe typique auquel on veut nous faire adhérer, inéluctable et sans alternatives. Des siècles de guerres fratricides européennes seront invoqués. Car la fin de l'Union européenne – que l'on ose rarement envisager mais qui est suspendue au-dessus de nos têtes, menaçant, comme une phrase interrompue – nous y renverrait directement. Pourtant, pour ma génération - et aussi pour ceux dans ma génération qui ont une conscience aiguisée de l'histoire - il s'agit d'un récit bizarre. Pour tous ceux qui ont une conscience aiguisée de l'histoire, il s'agit d'un récit bizarre. En ce qui me concerne – et je suppose qu'il en va de même pour Frédéric Ciriez – j'ai beaucoup de mal à imaginer un scénario dans lequel nous nous livrerions à une guerre enthousiaste l'un contre l'autre. Il s'agit d'une évolution qui mérite d'être saluée, pourvu que l'on en n'oublie pas le passé, une évolution qui pose pourtant un problème aux hommes politiques européens : la menace a perdu sa vraisemblance – elle n'agit plus. Cela n'a rien de surprenant, le mieux naît du pire. Avec le temps, la peur perd de son immédiateté.

Avoir autant recours à ce monomythe démontre surtout une chose, comme tout monomythe d'ailleurs, un vide narratif. Nous manquons manifestement de polymythies, de récits qui ne prétendent être qu'un parmi d'autres, des histoires dédiées à des cas particuliers, à la vie telle qu'elle est vécue, à la vie en Europe. Il nous manque des *stories* et des *histories*¹.

Mais peut-on sérieusement considérer que nous sommes à court de narrations – avec tout ce que l'on écrit, tourne, publie, diffuse, met en scène, imprime, blogue et poste ? Peut-être un autre mécanisme est-il à l'œuvre. Peut-être les narrations les plus décisives, les plus engagées et les plus graves, se perdent-ils dans la masse. Leur argument d'autorité ne serait plus reconnu, ni par le politique, ni par la société. Il peut y avoir beaucoup de raisons pour cela, et quelques-unes ne sont pas de notre ressort. Mais peut-être l'image que nous avons de nous-mêmes, comme écrivains, y est-elle pour quelque chose. Elle, elle nous appartient – en tout cas, elle devrait.

Ce serait au moins un petit progrès si nous nous considérons comme des auteurs européens – et bien entendu comme des réalisateurs ou des dramaturges européens, aussi – dont les récits rendent compte de ce qui *est* et de ce qui *devrait être*. Ecrire cet état des lieux manquant, et réfléchir sur ce qu'il faudrait faire, le mettre en scène, en récit et en utopie. Nous serions ainsi des écrivains qui décrivent l'Europe telle qu'elle est, telle qu'elle pourrait être, telle qu'elle devrait être.

Cependant, il ne faut pas se contenter de raconter ce qui se passe au cœur de l'Europe. Nous devons également rendre compte des frontières de l'Europe, de ces destins que nous refoulons sur le fil de cette idée. De la vie et de la mort au large de Melilla et de Ceuta, des bouts de peau et des sandales accrochés sur les barbelés. Nous devons rendre compte de Lampedusa, de New Mogadiscio en Apulie,

¹ N.d.T. : en anglais dans le texte original

des serres d'Almeria, des abis de protection civile dans les montagnes suisses, et des prisons de déportation. Nous devons raconter ces êtres humains afin que soient visibles, derrière des concepts bureaucratiques froids comme la convention de Dublin, la souffrance, l'humiliation et la douleur – et que nous comprenions ce que cela veut dire : notre indifférence, notre égoïsme, une inhumanité honteuse, indigne de l'idée européenne. Oui, il faut écrire aussi là-dessus. Ou bien tout particulièrement là-dessus.

Je vous remercie.

JONAS LÜSCHER

Frédéric Ciriez

Discours pour la remise du Prix Franz Hessel 18 février à paris

Madame la ministre de la Culture,
Monsieur le délégué allemand au ministère de la Culture,
Mesdames et messieurs les membres du jury du prix Franz Hessel,
Mesdames et messieurs les membres de la Villa Gillet,
Mesdames et messieurs les membres de la Stiftung Genhagen,
Mesdames et messieurs mes amis,
Vous tous ici présents,

J'ai ce jour le plaisir et l'honneur de recevoir le prix littéraire franco-allemand Franz Hessel 2013. L'esprit de cette récompense, dans sa double dimension française et allemande, s'incarne dans le nom d'un écrivain, Franz Hessel, dont le parcours et l'oeuvre, faite de fictions, d'essais et de traductions, témoignent de l'effort de créer, malgré les vicissitudes de l'Histoire de la première moitié du XXe siècle, une passerelle intellectuelle et littéraire entre nos deux pays.

On me distingue aujourd'hui pour Mélo, fiction qui prend Paris pour toile de fond. Autres temps, autres moeurs, il s'agit ici moins d'une flânerie, telle qu'a pu la pratiquer Franz Hessel dans ses livres sur Paris et Berlin pendant l'entre-deux-guerres, que d'une fureur parisienne, ou plutôt de trois fureurs qui éclatent un même jour, le 30 avril 2013. La première fureur concerne un homme qui va mettre fin à ses jours en se poignardant le coeur dans sa voiture, près d'une fourrière, de l'autre côté du périphérique. Syndicaliste chevronné, il erre dans les rues de la petite ceinture parisienne et cherche l'endroit de sa mort à quelques heures de la fête des Travailleurs, qui est aussi la nuit maléfique de Walpurgis dans les mythologies germaniques et scandinaves. Au terme de cette dérive véhiculaire, il va "porter la main sur soi", pour reprendre l'extraordinaire et terrible expression de l'écrivain autrichien Jean Améry, tandis que la nuit tombe sur la capitale et que la population s'apprête à sortir en cette veille de jour férié caniculaire.

Mon deuxième personnage est un sapeur congolais qui se fait appeler Parfait de Paris et que traverse l'urgence d'être admiré. Conducteur d'une benne à ordures le jour dans les rues du Xe arrondissement de la capitale, non loin des célèbres passages couverts décrits par Walter Benjamin, il appartient la nuit corps et âme à la SAPE - acronyme désignant la Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes, forme de dandysme noir né à Brazzaville, au Congo, après la décolonisation. On le suivra tout d'abord au volant de son camion dans les rues du centre de Paris, puis pendant sa transformation en sapeur d'exception pour aller briller à la plus belle soirée de sa vie, celle qui le consacra homme le plus élégant de sa communauté sans qu'il sache que l'ami qui ne lui répond pas au téléphone vient de se donner la mort.

J'aime la Sape, j'aime les sapeurs, leur baroque, leur exubérance, leur dandysme viscéral, leur appropriation d'une esthétique européenne éminemment codée et raffinée, leur aptitude à transcender leur origine sociale dans la célébration du dieu Fringue. J'ai tenté, moi blanc, de dire "je" à la place d'un des leurs, et j'espère avoir laissé entrevoir la magnificence de la parole de ces guerriers de l'élégance, toujours prêts au combat oratoire pour affirmer la supériorité de leur appareil... en toute immodestie. On pourra lire la trajectoire de mon personnage Parfait de Paris comme un auto-portrait de l'artiste en éboueur-sapeur franco-congolais, je le revendique.

Le troisième et dernier personnage de ce tableau parisien est une jeune française d'origine chinoise, Barbara, qui étudie le commerce dans une grande école et l'expérimente sur les Grands Boulevards, où elle vend aux touristes, juchée sur ses rollers skate, des briquets érotiques et autres babioles low cost. Entrepreneur naïve, elle est traversée par une autre fureur : l'appât du gain qui semble illimité dans la ville immense, sans assignation territoriale. En plein coeur du quartier des théâtres populaires, elle pratique un autre théâtre, plus cruel, plus discret, celui de la vente directe, nomade et tout-terrain. Jusqu'à l'épuisement volontaire de sa force de travail.

Pulsion de mort en proche banlieue, pulsion exhibitionniste pour la reconnaissance "esthétique" de soi, pulsion vénale sur les Grands Boulevards, lieu de diffusion historique des mélodrames au XIXe siècle... pour parodier le slogan du Paris-Saint-Germain, le club de football de la capitale, « ici, c'est vraiment Paris ». Du moins le mien, du moins celui que je vois et aime, dans les interstices d'une ville dite immobile mais toujours en mouvement.

Je remercie mes éditeurs Jeanne Guyon et Yves Pagès pour la confiance et la liberté qu'ils m'ont toujours accordées.

J'aimerais, en dernier lieu, dédier ce prix à la mémoire de Heiner Kendziersky.